Compte-rendu, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 16 mai 2018. WAGNER : PARSIFAL (NP).Mattei, Schager, Kampe, Jordan/Jones.

Compte-rendu, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 16 mai 2018. Richard Wagner : Parsifal. Peter Mattei, Günther Groissböck, Andreas Schager, Anja Kampe, Evgeny Nikitin… Orchestre de l'Opéra. Philippe Jordan, direction. Richard Jones, mise en scène. Après une première repoussée suite à un accident technique, la maison parisienne inaugure enfin sa nouvelle production de Parsifal, le festival lyrique sacrée, mis en scène par l'anglais Richard Jones. Philippe Jordan dirige l'orchestre de l'Opéra avec sophistication et clarté, habituelles.



PARSIFAL EST VENU POUR SAUVER LE MONDE … OU PAS. La légende du Graal qui inspire le livret s'est imposée à Wagner après avoir lu la romance médiévale Parzifal de Wolfram von Eschenbach. Le compositeur écrivit par la suite le synopsis de ce qui allait devenir son ultime opéra, ce dès 1857, soit 25 ans avant la première qui eut lieu grâce au soutien de son mécène, Louis II de Bavière. Il est nécessaire de citer ici un annexe au programme de la création à Bayreuth, de la plume du compositeur lui-même, nommé « Héroïsme et Chrétienté » (Heldentum und Christentum). Dans ce texte moins connu que son testament antisémite « La judéité dans la musique » (Das Judenthum in der Musik), Wagner explique que les aryens, leaders teutons de l'humanité tout

entière, sont descendants des dieux, et que les autres races, inférieures forcément, descendent, elles, des primates. Il y exprime aussi son dégoût vis-à-vis de la dévotion des chrétiens pour un dieu juif, à travers son incarnation, ce Christ juif qu'il tient en horreur. Le compositeur s'est donné donc la peine de ré-imaginer le Christ selon son goût. Ainsi, le chevalier Parsifal devient, de fait, un Christ aryen.

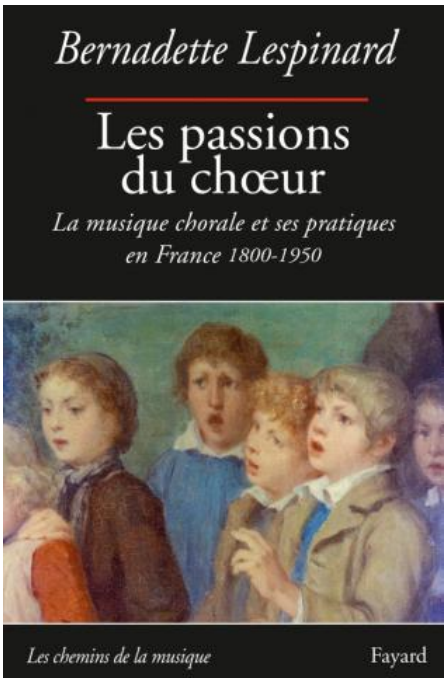
Si la mise en scène de **Richard Jones**, avec décors géants et costumes d'Ultz, défend une transposition vers une modernité indistincte, dans une sorte de collège-secte aux Ier et IIIe actes, ou encore qui s'inscrit dans le milieu scientifique (cf le palais de Klingsor au IIe), elle demeure en vérité très conventionnelle. Voire vaine. Sans tension véritable, exceptions faites aux Ier acte, quelque-peu rocambolesque, et au IIe avec une pseudo-revue des Filles-Fleurs déjantées (aux seins géants) ; mais cette vision schématique et caricaturales, en rien poétique, est dépourvue de profondeur au IIIe. Les bijoux seraient donc à chercher ce soir dans la musique. Ou pas.

La distribution a le mérite d'être plutôt homogène voire engagée à servir tous les partis de la production. Ainsi, l'Amfortas de **Peter Mattei** dans toute sa gloire, tourmenté à souhait, élégant toujours, et avec une voix capable de force comme de souplesse. Excellente aussi, l'interprétation de **Günther Groissböck** en Gurnemanz ; au niveau scénique, il est même peut-être un poil trop beau au Ier acte, mais fait preuve d'une résilience vocale qui ne laisse pas indifférent. Comme d'habitude son chant a du caractère et sa diction est fantastique. Un peu moins fantastique celle d'**Evgeny Nikitin** en Klingsor. Le timbre sied au rôle merveilleusement, et la prestation a un je ne sais quoi d'étrange comme d'inquiétant… ma non troppo. La Kundry d'**Anja Kampe** est bouillonnante, bouleversante, tout simplement excellente malgré la minceur dramaturgique de la production. Il s'agît d'une performance sans défaut au niveau vocal, même si elle a pris un certain

moment pour se chauffer au cours du Ier acte (qui il est vrai n'espt « son » acte). **Que dire du Parsifal d'Andreas Schager ?** S'il est cristallin dans les aigus, si d'une manière générale, son interprétation vocale est solide, remplissant l'immensité de l'Opéra Bastille (un exploit en soit déjà), il laisse, lui, osons le dire, plutôt indifférent. Les lieux communs qui lui sont attribués dans la mise en scène ne permettent pas non plus de voir ou apercevoir un quelconque relief. Dommage. Félicitons les nombreux petits rôles en pleine forme et le travail des chœurs de l'Opéra de Paris, sous la direction spiritosa de José Luis Basso.

L'Orchestre sous la baguette toujours raffinée de **Philippe Jordan** étale une sonorité uniforme et correcte. Sophistiquée voire sévère dans la forme, sa direction explore la partition avec sagesse. Le final éthéré reste un moment de grande beauté. S'il n'est pas obligatoire de jouer Wagner avec la force de la grandeur que le compositeur s'est auto-attribuée, le geste s'affirme juste, mais elle est souvent sans conviction. Peut-être le chef est-il secrètement du même avis que le philosophe Nietzsche quand il dit, tout en louant la force et la beauté d'une grande partie de l'opéra, qu'il était question ici d'une « œuvre malicieuse… mauvaise… outrageante pour la morale ». Tout en reconnaissant sa séduction formelle, la partition n'est elle pas en soi vénéneuse et dangereuse ? Encore à l'affiche à l'Opéra Bastille le 20 et 23 mai 2018. Comme celle antérieure à Paris signée Warlikowski, encore une nouvelle production wagnérienne qui ne laissera pas un souvenir impérissable.

LIVRE, annonce. Bernadette Lespinard : Les passions du choeur, 1800 – 1950. La musique chorale et ses pratiques en France (FAYARD, parution : fin mai 2018).



LIVRE, annonce. Bernadette Lespinard : Les passions du choeur, 1800 – 1950. La musique chorale et ses pratiques en France (FAYARD, parution : fin mai 2018). En 2004, le film plébisicté, Les Choristes a révélé une « passion » française pour le chant choral. Mais cet engouement cinématographique puise ses racines dans un passé riche, une histoire que l'auteure de cet essai très documenté fait remonter jusqu'au XIXè (voir le visuel style chromo en couverture : « *kindergräbnis* » d'Albert Anker). Car la pratique et les habitudes des amateurs, praticiens, choristes et chefs de chœur doivent leur propre odyssée aux évolutions de la pratique chorale au début du XIXe siècle. Le texte entend repréciser le contenu et la pratique du chant choral en France entre 1800 et 1950, tout en l'inscrivant dans l'histoire sociale et politique.

Après la rupture que constitue la Révolution, et donc l'arrêt des maîtrises religieuses en France, de nouveaux réseaux d'apprentissage se développent au début du XIX7 pour répondre au besoin de chant en chœur à l'église ou en concert.

Les sociétés chorales se développent entre 1850 et 1950, « principalement dans les villes et les bourgs, et à des niveaux esthétiques et dans des contextes sociaux diversifiés. Sous la IIIe République, tout petit Français qui passait le certificat d'études était supposé chanter en « chœur à l'unisson » des chansons populaires et l'hymne national, tandis que le mouvement des Orphéons initiait à la musique une frange considérable de la population masculine qui n'avait pas accès aux filières classiques. »

On rêve de voir un jour revenir à l'exemple des nations d'Outre-Rhin, – l'Allemagne ou l'Autriche, mais aussi dans les pays nordiques, où le chant collectif est une pratique répandue et populaire, ce goût facile, général du chant choral. Pour s'accorder ensemble. Pour partager et s'unir dans la projection des textes, l'interprétation des oeuvres du répertoires ou des créations.

Rétrospectivement, l'auteure dresse une manière d'inventaire du renouveau du chant choral jusqu'en 1950 : l'essor du chant religieux dont il est le marqueur aussi, la place du chant dans l'éducation nationale, au sein de la programmation des concerts (place du chant choral a cappella, de la musique chorale symphonique… un exemple revivifié actuellement par l'Orchestre Symphonique d'Orléans, voir sa saison 2017 – 2018), « enfin le rôle que joue l'art choral dans la culture, les loisirs et l'idéologie au XXe siècle ».
Le texte abondant,

L'ouvrage se termine (PARTIE V) par une galerie de portraits des pionniers et des « apôtres » de la musique chorale ; certains d'entre eux ont inscrit durablement leur action dans le panorama musical actuel : ainsi, Louis-Albert Bourgault-Ducoudray, Albert Doyen, Charles Bordes, Georges Martin et Jean Witkowski, César Geoffray…

Prochaine grande critique dans le mag cd, dvd, livres de CLASSIQUENEWS.

_____

LIVRE, annonce. Bernadette Lespinard : Les passions du choeur, 1800 – 1950. La musique chorale et ses pratiques en France. EAN : 9782213634180 / EAN numérique : 9782213710990 – Code article : 3536638 / **éditions Fayard, collection « Les chemins de la musique** « . Parution : 30/05/2018 – 684pages – Format : 153 x 235 mm / Prix imprimé : 29 € / Prix numérique : 27.99 €

_____

Bernadette Lespinard, docteur en musicologie, a enseigné l'analyse et l'histoire de la musique au Conservatoire national de Région de Grenoble. Les axes privilégiés de ses recherches ont été la Chapelle royale de Versailles sous Louis XV et la musique chorale en France aux XIXe et XXe siècles. Elle a collaboré à plusieurs Dictionnaires et ouvrages collectifs en France et à l'étranger.

https://www.fayard.fr/les-passions-du-choeur-1800-1950-9782213634180

AMADEUS de Milos Forman (version complète 2002)



ARTE, Dimanche 17 juin 2018, 20h55. AMADEUS, Milos Forman. Superbe soirée Mozart concoctée par Arte : Amadeus de Milos Forman (1984) demeure un chef d'oeuvre inégalé entre cinéma et musique; ficiton et opéra, au

choc des idées (génie miraculeux et naturel de Wolfgang versus labeur acharné, jaloux voire criminel de son rival Salieri), le réalisateur exprime aussi en une fresque sociale et historique très subtilement élaborée, l'élan hors norme d'un artiste exceptionnel, foudroyé, incompris dans un siècle faussement des Lumières; la narration se déroule du côté de Salieri qui après la mort de Wolfy, se maudit lui-même d'avoir espéré (organisé?) la mort de son jeune concurrent à Vienne. La capitale baroque de Joseph II, très épris de musique est remarquablement restituée, comme la colonie d'intrigants dont les italiens et les esprits étroits et conservateurs … même dméunie et soliatire, rayonne l'impudente virtuosité de Mozart qui agace et dérange; le musicien qui a démissionné de la cour de Salzbourg (le prince-archevèque Coloredo est parfaitement caricaturé) arrive alors à Vienne en 1781 où domine le goût des opéras italiens, purs seria à vocalises et démonstrations da gorgia… Le portrait des compositeurs excités par les primas donnas, la figure de Constanze, poupée infantile (comme le personnage poupon, facétieux, insolent de Mozart), les années glorieuses bientôt rattrapées par la maladie, l'effort, la mort, surtout la figure du père dont la disparition surgit au moment de la composition de Don Giovanni… tout cela fait un film magistral de 3 h de temps qui passe comme un excellent opéra.

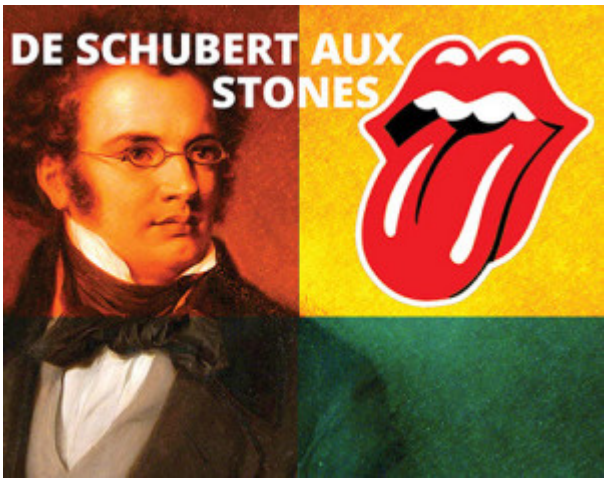


Avec **Tom Hulce** et **F. Murray Abraham** (Mozart et Salieri): deux formidables acteurs dans lesquels s'incarnent deux expériences de la musique et de l'art ; d'un ôté, le génie pur et la grâce ; de l'autre, le labeur et la souffrance devenus jalousie et envie… Incontournable. Le film a raflé quantité de distinctions en 1985 (dont celui de meilleur réalisateur pour Milos Forman aux Golden Awards et le César du meilleur film étranger).

Arte, Dimanche 17 juin 2018 à 20h40. 3h. AMADEUS de Milos Forman, 1984, version intégrale remastérisée (2002). Après le film, l'opéra : Cosi fan tutte, capté à Aix en 2016. (Version médiocre).



FESTIVAL CLASSICA : 25 mai > 16 juin 2018



SAINT-LAMBERT (MONTREAL, Canada) : **Festival Classica : 25 mai-16 juin 2018**. Voilà 8 années déjà que le **Festival Classica** investit la ville de Saint-Lambert (et diffuse aussi sur tout le territoire jusqu'à Québec, Mont-Royal, Montréal, Saint-Jean sur Richelieu…), présentant dans plusieurs lieux et dans la rue, près de **60 concerts, éclectiques, accessibles pour rapprocher habitants et magie du concert classique**. La proposition sait renouveler le genre, la forme du concert jusqu'aux programmes présentés car le festival qui s'intitule cette année « **de Schubert aux Stones** », explore plusieurs siècles de création musicale, métissant les registres, décloisonnant les frontières traditionnelles, surprenant le public, car le classique est un art vivant en perpétuel mouvement, et les artistes conviés sont là pour ouvrir des portes et déplacer les lignes, surprendre, inventer, élargir nos horizons culturels et citoyens. Le baryton **Marc Boucher,** son créateur et directeur artistique, défend l'idée d'une célébration généreuse et populaire : une programmation proche des habitants et qui pour autant ne transige en rien sur la qualité et la haute technicité des concerts. Lui-même chantera le personnage fascinant de Golaud dans Pelléas et Mélisande de Debussy le 8 juin (lire agenda ci après)
Cette année les temps forts en sont l'hommage à Claude Debussy (pour son centenaire en 2018), à André Mathieu (1929-1968) et à Jacques Hétu (1938-2010), sans omettre, les rvs réguliers dédiés à la nostalgie rêveuse de Schubert, ni les Rolling Stones, présents en 2018 avec un concert rock symphonique.

Parmi une multitude de propositions, voici notre choix des concerts et programmes à ne pas manquer :

ACHETEZ VOTRE PLACE sur **www.festivalclassica.com**

---

vendredi 25 mai 2018, 19h30
Basilique Sainte-Anne de Varennes
SCHUBERT ET PUCCINI
Sublime programmation en ouverture : Symphonie n°8 inachevée de Schubert
Messa di Gloria de Puccini
Société Philharmonique du Nouveau Monde
Michel Brousseau, direction

samedi 26 mai 2018, 19h30
Eglise Saint-Augustin, Mirabel
Célébrons Jacques Hétu / Les Solistes de l'OSM
Pour les 80 ans du compositeur québécois Jacques Hétu
2è Quatuor de J. hétu / Quintette en do mineur de Schubert

mardi 29 mai, 19h
Saint-Andrew's Presbyterian Church, Saint-Lambert
DEBUSSY impressions / Cordâme

jeudi 31 mai, 19h
Paroisse Saint-Constant
Le Retour d'André Mathieu
Concerto n°4, Variation sur un thème de Paganini
Orchestre Métropolitain, dirigé par Alain Trudel.

vendredi 1er juin, 19h

Paroisse catholique de Saint-Lambert
Le Voyage d’hiver de Schubert : Russel Braun, baryton
Carolyn Maule, piano

samedi 2 juin, 13h
Saint-Andrew’s Presbyterian Church, Saint-Lambert
SCHUBERT / SCHUMANN : contrastes, contradictions
Marina Thibeault, alto / Janelle Fung, piano

samedi 2 juin, 14h
Paroisse catholique de Saint-Lambert
VIOLON XTREME : récital du violoniste Alexandre Da Costa
Danses roumaines de Bartok, Airs tziganes de Sarasate…

samedi 2 juin, 15h
St Lambert United Church
Les Rollings stones de chambre : Marc Djokic, violon
Songs des Rolling stones au violon, violoncelle, clarinette, alto… Autour de Marc Djokic, le violoncelliste Stéphane Tétreault, Airat Ichmouratov (clarinette) et Elvira Misbakhova (alto).

samedi 2 juin, 15h
Paroisse catholique de Saint-Lambert
IBERTANGO : Nathalie Choquette, soprano
L‘âme du tango argentin

dimanche 3 juin, 15h30
Paroisse catholique de Saint-Lambert
SCHUBERT intime / Alice Ader, piano
Valses, Ländler, Sonate en si bémol majeur D960

dimanche 3 juin, 16h
Saint-Andrew’s Presbyterian Church, Saint-Lambert
MUSIQUE DE CHAMBRE inédite d’André Mathieu
Stéphane Tétreault (violoncelle), Elvira Misbakhova (alto), Andrea Tyniec (violon), Marc Djokic (violon) et Jean-Philippe Sylvestre (piano) se réunissent pour faire découvrir au public ces trésors oubliés.

dimanche 3 juin, 20h
Paroisse catholique de Saint-Lambert
DUOS D’AMOUR (oratorios et opéras de Haendel)
par la soprano Suzie Leblanc et le haute-contre Daniel Taylor
Orchestre symphonique de Longueuil dirigé par Marc David.

Mardi 5 juin, 19h
Eglise Sainte-Famille
MUSIQUE SACREE : Mozart (Messe du couronnement)
Neukomm (Résurrection du Christ)
Concert originellement dirigé par Jean-Claude Malgoire qui nous a quitté en avril dernier. Hommage au maestro français subitement décédé.

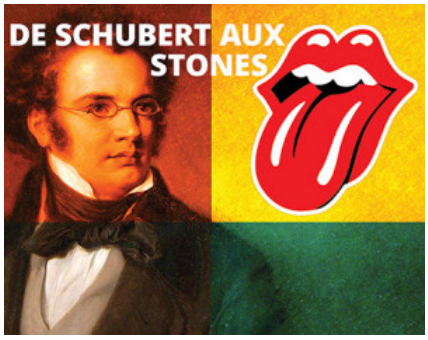
vendredi 8 juin, 19h
Paroisse de Saint-Bruno de Montarville
PELLEAS ET MELISANDE de Claude Debussy
version de concert
Solistes : Guillaume Andrieux (Pelléas), Samantha Louis-Jean (Mélisande), Marc Boucher (Golaud), Frédéric Caton (Arkel), Caroline Gélinas (Geneviève), Rosalie Lane Lépine (Yniold) et Martin Dagenais (Médecin). L’Orchestre de la Francophonie, le chœur La Petite Bande de Montréal et les solistes seront sous

la direction de Jean-Philippe Tremblay.

dimanche 10 juin 2018, 16h
Saint-Andrew’s Presbyterian Church, Saint-Lambert
2è récital-concours international de mélodies françaises
Dans le cadre de ce 2e récital éliminatoire, cinq nalistes chanteront un cycle de mélodies et se partageront 30 000 $ en bourses. Venez entendre les meilleurs interprètes nationaux et internationaux dans ce subtil répertoire mêlant poésie et art lyrique. Ce concours est ouvert, sans restriction d’âge, aux artistes émergents, mais aussi aux artistes établis. Soyez au cœur de l’émotion et participez directement sur place à la notation des lauréats. Tout ne sera que vérité émotion- nelle et beauté de l’instant présent.

v
mardi 12 juin, 19h
Paroisse Our Lady of the Annunciation
CONCERTO DE QUEBEC
3e évènement consacré à André Mathieu. L’Orchestre Métropolitain, sous la direction d’Alain Trudel, joue le Concerto de Québec, Antinomie de Jacques Hétu et la Symphonie n°4 de Tchaïkovski. Avec le pianiste virtuose, Jean-Philippe Sylvestre.

j**eudi 14 juin, 16h**
Centre PHI, Montréal
PIANOTHON de virtuoses !
Les pianistes Jean-Philippe Sylvestre, Philippe Prud’homme, Matt Herskowitz, Ammiel Bushakevitz et Delphine Bardin se réunissent pour cet évènement unique. Un pianothon de 6 heures inspiré des plus beaux thèmes musicaux d’André Mathieu, de quoi satisfaire les plus passionnés de cet instrument et du compositeur québécois, qui retrouve aujourd’hui ses lettres de noblesse.



BILLETTERIE
Pass familial : 185 dollars / accès gratuit à tous les concerts 2018 (sous conditions)
Billets et passeports
450 912 0868 poste 101
festivalclassica.com
Toutes les infos, modalités de réservation, programme complet sur [le site du festival CLASSICA : www.festivalclassica.com]

CULTUREBOX : Nabucco à Lille, le 26 mai 2018. L'opéra des migrants



CULTUREBOX : Nabucco à Lille, le 26 mai 2018, 18h. Giuseppe Verdi, Nabucco – Opéra de Lille, 2018 (durée : 2h30). L'opéra politique de Verdi prend une résonance actuelle dans la mie en scène et la conception de Marie-Eve Signeyrole : l'ivresse du pouvoir qui rend fou, la domination de Babylone sur le peuple hébreu… suscitent des mouvements de foule, réfugiés et apatrides en errance. Voilà une passerelle désignée vers notre actualité où se pose la question des migrants que l'on repoussent partout sans guère résoudre les causes à leurs sources. Ici deux choeurs relèvent le défi de la masse chorale, omnipotente chez Verdi (choeurs des opéras de Lille et de Dijon soit 62 choristes), afin que retentisse la prière et l'hymne à la liberté, le fameux air « Va pensiero » (que chantait Nana Mouscouri, avec le succès populaire que l'on sait). Usant de la vidéo, la production lilloise sait régénérer le genre du peplum lyrique avec une acuité actuelle évidente.

A l'Opéra de Lille, jusqu'au 6 juin 2018. Avec Nikoloz Lagvilava (Nabucco), Mary Elisabeth Williams (Abigaille), Victoria Varovaya (Fenena), Robert Watson(Ismaele) et Simon Lim (Zaccaria), sous la direction du chef parfois plan plan Roberto Rizzi Brignoli. LIRE aussi notre critique de l'opéra Nabucco à Lille.
Retransmission en direct sur grand écran le samedi 26 mai à 18h dans 28 villes des Hauts-de-France et donc sur Culturebox.

https://culturebox.francetvinfo.fr/opera-classique/opera/nabucco-de-verdi-a-lille-l-actualite-s-invite-dans-le-drame-biblique-273587

Nabucco est un opéra de jeunesse (le 3è ouvrage lyrique), réalisé par un Verdi âgé de 29 ans : sa création en mars 1842 suscite le premier grand succès du compositeur. Les

spectateurs de la Scala découvre alors le génie dramatique d'un auteur qui sait faire chanter les foules (le choeur), souvent un groupe de révoltés assujettis à la domination autoritaire d'un pouvoir abusif, comme le sont les Italiens d'alors, vaincus par les autrichiens. Immédiatement, les spectateurs s'identifient dans le choeur des hébreux. Dans cette production, la metteure en scène expose la tragédie de « tous les exils, de tous les asservissements, de tous les espoirs d'une liberté à reconquérir. »

_____

CULTUREBOX, samedi 26 mai 2018, 18h. VERDI : Nabucco présenté par l'Opéra de Lille. Marie-Eve Signeyrole, mise en scène.

DVD, événement, critique. MOZART : LUCIO SILLA (Petibon, SanteFe / Guth, Madrid, sept 2017 – dvd Bel Air classiques)



DVD, événement, critique. MOZART : LUCIO SILLA (Petibon, SanteFe / Guth, Madrid, sept 2017 – dvd Bel Air classiques). Opera seria de jeunesse, mais partition majeure et mûre, **Lucio Silla** (Milan, 1772) fut créé à Vienne (Theater an der Wien). Ici gravée **en 2017**, la production de ce dvd a été produite en 2015 déjà, sous la direction âpre, affûtée, presque hallucinée du regretté Harnoncourt. Inspiré par la vision du maestro légendaire, le metteur en scène Claus Guth, familier des Mozart à Salzbourg, signe une lecture non moins incisive, tragique, désespérée ; qui met en lumière la part démunie, impuissante des individualités éprouvées. Bien que Mozart soit encore adolescent, 16 ans, il signe un seria … romantique, davantage inscrit dans les tourments et l'impuissance des âmes amoureuses (Giunia et son aimé Cecilio) confrontés, éprouvés par l'exercice de la dictature aveugle et haineuse, jalouse et barbare (Lucio Silla). Pour mieux souligner la métamorphose qui s'opère dans l'esprit du politique – basculement lumineux de la cruauté à la bonté et au renoncement (comme dans son dernier seria, La Clemenza di Tito), il faut au préalable et dans un première déroulement dramatique ciselé comme ici, toute la noirceur exposée de situations tendues, de parodies de tortures à peine déguisées pour renforcer l'effet du pardon final. De l'enfer humain, à la salvation collective.

A 16 ans, Mozart réinvente le seria dont il fait un théâtre âpre et romantique

La Giunia superlative de Patricia Petibon



La scène que convoque **Claus Guth** est donc celle d'un monde déshumanisé, enclin au mal, au diable en blanc et noir, où la société terrorisée est la proie des fantaisies abjectes d'un empereur alcoolique, instable, furieux. Guth nous plonge dans les visions de ces êtres martyrisés ou frustrés et imagine tout un bestiaire fantastique d'ombres et de sang répandu qui citent les prisons et la torture immorale qu'on y réalise sans vergogne.
Reste la direction moins vive et acérée d'**Ivor Bolton**, en place de son prédécesseur, habité, inspiré, illusionniste d'une magie délirante, Harnoncourt. La comparaison est hélas assez tragique pour le chef britannique, qui peine à nourrir la tension à l'image de ce théâtre visuellement barbare et cynique. On se surprend toujours à penser à la jeunesse de Mozart et pourtant capable d'une intelligence et justesse psychologique exceptionnelle.

Des deux distributions alors en alternance à l'automne 2017, celle réunie autour de
Patricia Petibon ne mérite que des éloges tant la vraisemblance physique et vocale apportée à chaque personnage de cet échiquier sadique, suscite de trouble et de vérité. A

16 ans, proche de Goethe (son Mitridate précédent était dans la veine d'un romantisme noir et impuissant, essentiellement tragique), Mozart redouble d'invention ténébreuse, ausculte avec une hypersensibilité le monde souterrain des âmes chancelantes et tragiques ; il réinvente aussi le langage même du seria, dont il interrompt l'aridité systématique des récitatifs secs et des airs accompagnés, grâce à une écriture orchestrale, plus libre, constante, très caractérisée. L'écriture de l'orchestre et la conception même des coloratoure (en particulier pour le rôle axial, central, de Giunia) suit très précisément les jalons émotionnels de chaque individu.

Ainsi **la Giunia de Patricia Petibon** (qui selon la déclaration de l'éditeur, fait ses adieux en 2017 à Madrid dans un rôle qui l'a hissé au sommet), bouleverse, captive, saisit par son brio vocal, son agilité de coloratoure expressive et percutante, son jeu physique aussi, très abouti, sa ligne et ses intentions constamment portées, renforcées par une volonté libertaire voire révolutionnaire absolument convaincante : il fallait bien ce dvd pour fixer une telle incarnation (évidence beaucoup moins manifeste chez sa consœur Julie Fuchs, dans la distribution II, certes encore verte dans un rôle de soprano coloratoure parmi les plus redoutable du répertoire ; comme Constanze plus tard, prisonnière du Pacha dans l'Enlèvement au sérail, la Giunia de Petibon est juste et d'une impeccable sincérité : elle affirme une volonté féminine d'une audace souveraine qui contraste avec les futures tragédiennes passives, languissantes et démunies du XIXè à venir.

Ici tous les protagonistes ont un cœur vaillant prêt à en découdre contre l'arbitraire politique. Du reste, c'est bien l'opéra des Lumières, et en particulier les opéras de Mozart (songez à Suzanna dans les Noces ou Despina dans Cosi)… qui produit des portraits féminins absolument admirables par leur ardeur et leur ténacité.

La cohérence dans la choix des solistes versus les enjeux passionnels, émotionnels de leurs personnages respectifs restitue ce labyrinthe psychologique, huit clos certes promis

à une heureuse résolution, mais si écorché, vif, âpre avant la fin. Engagé, acidulé, **le Cecilio lui aussi éprouvé de Silvia Tro Santafé** (dans un rôle travesti qui lui va comme un gant), rayonne par sa vérité et son épaisseur. On reste troublé par l'intelligence et le discernement humain dont fut capable le Mozart adolescent. Où-a-t-on vu, écouté un théâtre aussi raffiné, élégant, virtuose et tout autant passionnel, embrasé, juste ? L'égal au XVIIIè en ses premiers jalons lyriques de Haendel et Monteverdi qui l'ont précédé. Cette captation majeure mérite le CLIC de CLASSIQUENEWS et soulignant par des inteprètes de premier plan, la profondeur unique de l'opéra mozartien.

_____

DVD, critique. MOZART : LUCIO SILLA. Petibon, Tro Santé, Streit / Guth, Bolton (2 dvd Bel Air classiques – oct 2017, Madrid, Teatro Real). CLIC de CLASSIQUENEWS de juin 2018. Parution : début juin 2018.

MOZART : LUCIO SILLA
Dramma per musica en trois actes (1772)
Musique : Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)
Livret : Giovanni de Gamerra avec l'aide de Métastase
Lucio Silla : Kurt Streit
Giunia : Patricia Petibon
Cecilio : Silvia Tro Santafé
Lucio Cinna : Inga Kalna
Celia : María José Moreno
Aufidio : Kenneth Tarver
Orchestre et Chœurs du Teatro Real – Madrid
Direction musicale : Ivor Bolton
Mise en scène : Claus Guth
Supervision de la reprise : Tine Buyse
Décors et costumes : Christian Schmidt
Lumières : Manfred Voss
Dramaturgie : Ronny Dietrich

FICHE TECHNIQUE
Enregistrement HD : Teatro Real – Madrid | 10/2017Réalisation : Jérémie Cuvillier
Date de parution : 8 juin 2018
Distribution : Outhere Distribution France

2 DVDRéférence : BAC150
Code-barre : 3760115301504
Durée : 180 min.
Livret : FR / ANG / ALL / ESP
Sous-titres : FR / ANG / ALL / ESP / ITA / JAP / KORImage : Couleur, 16/9, NTSC
Son : PCM 2.0, Dolby Digital 5.1
Code région : 0

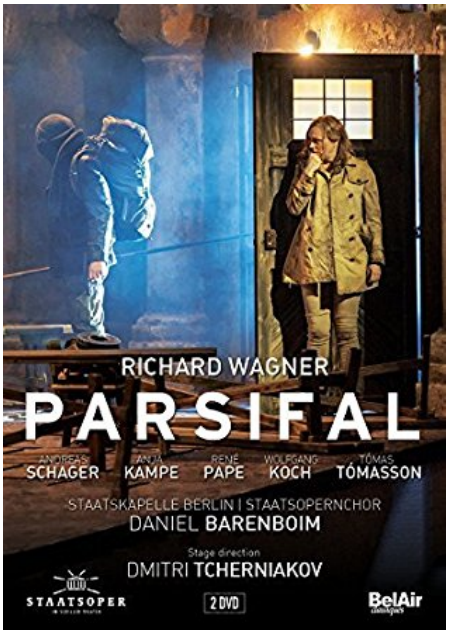
1 BLU-RAYRéférence : BAC450
Code-barre : 3760115304505
Durée : 180 min.
Livret : FR / ANG / ALL / ESP
Sous-titres : FR / ANG / ALL / ESP / ITA / JAP / KOR
Image : Couleur, 16/9, Full HD
Son : PCM 2.0, DTS HD Master audio 5.1
Code région : A, B, C

https://belairclassiques.com/film/mozart-lucio-silla-petibon-tro-santafe-streit-madrid-bolton-guth-dvd-blu-ray

---

DVD, critique. WAGNER : PARSIFAL. Schager, Kampe,

Tcherniakov, Barenboim (2 dvd Bel Air classiquenes, Berlin 2015)



DVD, critique. WAGNER : PARSIFAL. Schager, Kampe, Tcherniakov, Barenboim (2 dvd Bel Air classiquenes, Berlin 2015). Au moment où Bastille présente sa nouvelle production de Parsifal signée Richard Jones, – lire notre présentation du Parsifal de R Jones à l'Opéra Bastille / mai 2018. Bel Air classiques réédite son DVD controversé dans la mise en scène du provocant **Tcherniakov** avec deux chanteurs qui sont présents actuellement à Bastille : **Andreas Schager** (Parsifal) et **Anja Kampe** (Kundry)… Donné au Schiller Theater de Berlin dans le cadre du Festival de la Staatsoper de Berlin en avril 2015, cette production parsifalienne comporte faiblesses et points forts dus au metteur en scène russe **Dmitri Tcherniakov.** La question relance l'éternel débat à l'opéra : comment dépoussiérer les ouvrages du répertoire quitte à dénaturer et rendre confuse leur perception ? A la suite de Warlikowski, Tcherniakov ne fait pas exception et développe une vision terreuse, parfois caricaturale des personnages, souvent « forcée », afin que l'action de Wagner rentrre dans sa grille théâtrale…

Le cadre clos, quasi étouffant du plateau imaginé par Tcherniakov exprime l'impasse dans laquelle sont murés les chevaliers de Montsalvat. En guise de chevaliers, il s'agit plutôt de décalés, solitaires, impuissants, démunis, réfugiés, apatrides : soit une horde de laissés pour compte qui se terrent ici dans une zone sombre et plutôt misérable.
Tcherniakov fidèle à lui-même aime dévoiler les blessures et

la fragilité maladive voire dépressive des individus. En vieux prophète aux invectives dictatoriales, Gurnemanz tient ses ouailles sous une discipline de fer : il édicte et explique sa règle stricte (récit du Graal). Son bouc émissaire, Amfortas à la plaie béante, se laisse traire le sang d'un rituel vicié. Les murs finissent d'achever le tableau de l'acte I : ils suintent l'infamie, la terreur et la laideur.
Puis au II, paraît le royaume tout aussi perverti du mage émasculé, Klingsor, en vieux pédophile à tics, dans la chambre de jeune fille de Kundry.
Dans ce marais immonde, Parsifal rencontre alors Kundry et contre toute attente, l'un et l'autre se reconnaissent, lui en mal de mère ; elle, violée par son père : leur souffrance (vision propre à Tcherniakov) les a réunit. Mais le metteur en scène n'hésite pas à réécrire la fin de l'opéra : libérée enfin, Kundry peut aimer Amfortas et l'embrasse… Gurnemanz outré, la poignarde. On nage en plein mélo misérabiliste. Une manière de Lulu sans issue, au pays de Wagner.
Mais quel est donc le but et le sens de ce pastiche de Parsifal ? La fin ôte toute espérance, annule l'élévation mystique finale… L'esprit de Tcherniakov est un labyrinthe énigmatique : pas sûr que telle lecture aide les spectateurs à mesurer tous les enjeux de la fable spirituelle la plus bouleversante écrite à l'opéra et qui est aussi le dernier opéra de Wagner.

Côté musique et chant, les choses sont plus acceptables ou moins… déconcertantes. **Barenboim** auquel on doit un Tristan anthologique (mis en scène par Chéreau avec Waltraud Meier en Isolde) confirme ses affinités avec le drame et la psychose wagnériens. Aucune emphase… mais parfois, un manque de souffle aussi.

Amfortas faible, **Wolfgang Koch**, qui chante Wotan à Bayreuth, manque lui aussi de constance vocale même s'il se reprend en fin de représentation. Bonne actrice, à la fois traversée par la culpabilité et la quête – ivre- de pardon, **Anja Kampe** donne

tout le relief nécessaire au personnage de Kundry, – adolescente et séductrice, pècheresse et fervente, mais la voix montre des limites dommageables (aigus tirés). Dévoré dans sa chair lui aussi, mais guide aux dérapages tyranniques, **René Pape** fait un Gurnemanz qui a beaucoup de corps et de présence psychique, jusque dans ses regards et postures : c'est un mage qui a sa part diabolique. le ténor encore vert, **Andreas Schager** souligne ici tout ce que fait du jeune crédule et pur, Parsifal, un ado en quête de sens. Capable de nuances que l'on pensait impossible : son Parsifal est à suivre évidemment : il a confirmé une sensibilité de poids pour le rôle que beaucoup de ses confrères abordent plus tard. La juvénilité rayonne, ses doutes, ses espoirs, et donc le miracle de la compassion qui l'humanise. Il existe une autre version de Parsifal au crédit du catalogue Bel Air classiques, celui signé **Romeo Castellucci (La Monnaie, Bruxelles, octobre 2013** dont le souffle onirique et la part du visuel fantastique a totalement régénéré la partition).

_____-

DVD, critique. WAGNER : Parsifal. Barenboim, Tcherniakov, Schager, Kampe, Pape, Koch… (2 dvd, BERLIN, avril 2015).

WAGNER : PARSIFAL [DVD & BLU-RAY]
Opéra en trois actes
Livret: Richard Wagner
Amfortas: Wolfgang Koch
Gurnemanz: René Pape
Parsifal: Andreas Schager
Klingsor: Tómas Tómasson
Kundry: Anja Kampe
Titurel: Matthias Hölle
Staatskapelle Berlin
Staatsopernchor
Konzertchor Der Staatsoper
Direction musicale: Daniel Barenboim
Mise en scène: Dmitri Tcherniakov

:

Festival scénique sacré (Bühnenweihfestspiel) en 3 actes
Créé à Bayreuth (Festspielhaus) le 26 juillet 1882
Berlin, Schiller Theater, avril 2015.

https://belairclassiques.com/film/wagner-parsifal-berlin-barenboim-dvd-blu-ray

---

ENTRETIEN – PORTRAIT DE FRANÇOIS-XAVIER SZYMCZAK – Producteur à FRANCE MUSIQUE



ENTRETIEN – PORTRAIT DE FRANÇOIS-XAVIER SZYMCZAK – Producteur à FRANCE MUSIQUE. Le producteur de France Musique **François-Xavier Szymczak,** entré à Radio France il y a 22 ans, vient d'être nommé **Chevalier des Arts et des Lettres par Françoise Nyssen, ministre de la culture**, « *pour sa contribution et son engagement au service de la culture de son pays* ». Un homme au regard clair et au sourire enthousiaste, qui aime communiquer et partager sa soif de culture. Une rencontre passionnante réalisée par notre rédactrice **JANY CAMPELLO**.

François-Xavier SZYMCZAK
Entretien – Portrait

Vous venez d'être nommé Chevalier des Arts et des Lettres par madame Françoise Nyssen, ministre de la culture. Que représente cette distinction pour vous?

Ce fut une grande surprise! On m'a téléphoné pour me demander mon accord, car vous savez, on a le droit de refuser. Léo Ferré avait refusé. Comme je ne suis pas Léo Ferré, j'ai accepté! Cette distinction est une vraie marque de reconnaissance. Je viens d'une famille d'origine polonaise établie dans le Nord-Pas-de-Calais, qui attache beaucoup d'importance aux valeurs de la République. Ma mère ne m'a pas donné ce prénom « François-Xavier », par hasard. Elle l'a choisi pour sa racine, « France », par volonté d'intégration, par gratitude envers la République Française. Travailler sur France Musique représente un grand honneur, et recevoir cette décoration m'a procuré une joie que j'ai partagée avec mes proches, mais que je souhaite aussi partager avec mes auditeurs, pour les remercier. Et enfin, disons-le, j'en ressens une grande fierté!

Parlons de vos racines et de votre parcours. Comment vous êtes-vous orienté vers la musique?

La musique était présente dans ma famille, mais pas de façon savante. Mon grand-père jouait de la mandoline sans avoir

jamais appris à lire la musique. Il était très jovial, aimait la fidélité en amitié, et témoignait d'une époque où la musique populaire était charnelle: on la faisait soi-même. Aujourd'hui les gens du peuple n'ont plus de contact avec les instruments de musique. Ils leur ont été volés d'une certaine manière. Ce lien a disparu, c'est un constat. Mon grand-père représentait une façon de partager la musique. On jouait en famille, entre amis…forts de ce souvenir, mes parents qui étaient mélomanes sans plus – on avait seulement une poignée de disques à la maison, et Brahms y côtoyait Brel et Presley – ont voulu que j'apprenne la musique et à sept ans j'ai choisi le violon.

Vos origines polonaises ont-elles orienté vos goûts?

Mes parents se sont rencontrés à Douai, mais nous allions très souvent en vacances en Pologne. Là-bas, les fêtes, notamment celles de Noël, étaient associées à un groupe qui s'appelle Masowsze. Tous ces rythme dansants, sautillants, les contretemps de cette musique, ont forgé ma passion pour les musiques populaires d'Europe centrale, et en particulier celle des Balkans. Avec tout cela, la figure de Chopin a toujours été présente. Mes parents m'ont emmené voir sa tombe au Père Lachaise, et une image de sa statue à Varsovie était accrochée au mur du salon!

Avez-vous un compositeur préféré?

Un jour un professeur m'a fait découvrir les duos de Bartók. Je devais avoir onze ans. Ce fut une révélation. Je me suis mis à comprendre pourquoi je travaillais dur tous les jours! Avec Bartók, j'ai trouvé la jubilation dans la musique.

Quelle autre musique vous a procuré cette jubilation?

Le jazz! À treize ans mon professeur de solfège m'emmène dans sa voiture et me dit: « je vais te faire découvrir quelque chose que tu ne connais pas ». C'était le jazz. C'était Miles Davis! Le choc absolu! Je suis immédiatement devenu fan. J'ai tapissé ma chambre de posters de Miles Davis, je l'ai vu en concert en 1989, j'ai pleuré comme une Madeleine quand ma sœur est venue m'annoncer sa mort. Sa musique des années 60-70 m'a beaucoup marqué. Celle de Coltrane aussi. J'ai de nombreuses lacunes dans le jazz, mais je suis très sensible à cette musique et je lui serai toujours fidèle.

Pourquoi n'êtes-vous pas devenu violoniste professionnel?

Arrivé à Paris, j 'ai réalisé que bien que violoniste de bon niveau, j'étais loin d'être le meilleur. J'ai continué à jouer en orchestre, à pratiquer la musique de chambre, j'ai fait mes études de musicologie à la Sorbonne, et j'ai compris qu'il ne fallait pas rater la marche. A ce moment-là je suis entré à France Musique. Ce fut la grande chance de ma vie.

Vous êtes entré à France Musique, et vous n'en êtes jamais ressorti…

C'est vrai. Mes premiers pas dans la Maison ronde datent d'il y a plus de vingt ans. Je m'en souviens encore parfaitement. C'était en novembre 1995, j'ai été recruté comme assistant dans l'émission « Dépêches notes ». A partir de là, on m'a proposé une interview, puis une autre, et de fil en aiguille je me suis rapproché du micro. Ensuite j'ai été appelé sous les drapeaux. Une parenthèse étonnante, puisque Jean-Pierre Rousseau, actuellement directeur du Festival Montpellier-

Occitanie, mais à l'époque directeur de la chaîne, a bien compris que l'armée n'était pas mon choix, et m'a engagé. Je me suis ainsi retrouvé, la semaine, « bidasse », et le week-end, producteur sur France Musique, où je présentais les concerts du dimanche soir. Puis on m'a confié les matinales d'août deux étés consécutifs. En 1999, Pierre Bouteiller m'a demandé de réaliser une émission quotidienne. Elle a duré cinq ans. Ensuite j'ai eu mes enfants, et comme je suis papa-poule, je suis passé à un rythme hebdomadaire avec l'émission « Le Jardin des Dieux ».

Quelle sens avez-vous donné à cette émission religieuse?

Il était de tradition de diffuser sur l'antenne de la musique sacrée le dimanche matin. J'ai pensé que dans le contexte de la sécularisation de notre société il pouvait être intéressant de parler d'autres religions, et même de mythologie. La musique chrétienne était évidemment bien représentée, mais il était aussi question d'Apollon, de Jupiter, de l'Islam, et même de l'athéisme. Cette émission a également duré cinq ans. Ensuite je suis revenu à une quotidienne, avec ce qui est ma marque de fabrique, la conception d'une émission autour d'un thème.

C'est aussi le principe de votre émission actuelle, « Arabesques »…

Tout à fait. J'ai réalisé beaucoup de présentations de concerts, et une émission qui s'appelait « À portée de mots » construite sur des interviews, mais la fabrication d'une émission autour d'un thème m'a toujours séduit. Lorsque l'on

m’a donné carte blanche pour la matinale en 1999, c’est ce que j’ai proposé. Aujourd’hui avec Arabesques, je développe en général un sujet par semaine. Notre directeur Marc Voinchet m’a proposé ce pari un peu fou de doubler le temps de l’émission: elle est passée à deux heures. Accepter n’a pas été sans une certaine appréhension! Le travail que cela représente, ce n’est pas le problème de l’auditeur: il faut fournir du contenu intéressant! Il faut que l’émission soit captivante, qu’elle apporte de l’évasion, et qu’elle permette d’apprendre! Apprendre: voilà une motivation très forte pour moi! Tous les jours, en préparant cette émission, j’apprends quelque chose. Je ne suis jamais dans la routine!

Faîtes-vous beaucoup de recherches en amont?

Oui, et plus j’apprends, plus je me rends compte de l’étendue de mon ignorance! Un exemple: j’ai traité récemment un sujet qui ne m’était pas vraiment familier, la musique de ballet. Vertigineux! J’ai réalisé à quel point mon ignorance était grande dans ce domaine. Mais j’ai pris ce constat avec jubilation. J’ai appris énormément!

Comment choisissez-vous vos thèmes?

Le choix de la musique de ballet a été fait en partenariat avec l’opération « Tous à l’opéra » dont la marraine est Aurélie Dupont. Stéphane Grant m’en avait suggéré l’opportunité. L’émission est la plupart du temps détachée de l’actualité et porte le plus souvent sur les grands anniversaires. Ici il s’agissait de la musique de ballet au XIXe siècle. Ce qui était en soi plus que copieux pour dix

heures d’antenne. J’ai découvert à mon grand étonnement que les danseurs de l’ancien régime devaient être masqués et coiffés de perruques sur scène, et qu’un des premiers danseurs français à se présenter sans masque et sans perruque a, au XVIIIe siècle, choqué l’assistance. Il faut réfléchir en amont à la pertinence d’un thème, et évaluer s’il va tenir dix heures. Parfois on a des surprises. Je me souviens d’une émission qui s’appelait « Par les rues, par les chemins », dans laquelle j’avais voulu parler de la musique à Lisbonne, mais en laissant de côté le fado. Je me disais que j’allais certainement trouver des choses fascinantes sur le sujet, en particulier sur la musique baroque. Or, en 1755, il y eut un tremblement de terre à Lisbonne: toutes les archives ont été perdues! Cette amnésie sur la musique portugaise ne m’a pas permis de faire autant d’émissions que j’avais imaginé. A l’inverse, Copenhague, et le monde de la musique danoise que je connaissais très mal, ont été une découverte fascinante! J’ai réalisé huit émissions! Avec l’expérience, je parviens maintenant à pressentir ce que je vais pouvoir faire d’un sujet.

Quels objectifs vous donnez-vous avec « Arabesques »?

L’émission a un double cahier des charges: d’abord faire plaisir aux auditeurs. Il ne s’agit surtout pas de faire des conférences. Nous sommes là d’abord pour que l’auditeur écoute des musiques qui lui plaisent, qui l’interpellent et qui lui procurent une émotion. Ensuite il faut lui donner du grain à moudre, il faut de la matière. Personnellement je désire traverser avec lui non seulement l’histoire de la musique, mais aussi l’histoire tout court, celle de la danse, de la littérature, du cinéma, de la peinture…Aujourd’hui, l’émission portait sur les grandes révolutions de l’antiquité, en écho aux évènements de mai 68. J’ai évoqué Spartacus, avec la

musique du film de Stanley Kubrick, mais aussi des héros comme Hermann (Arminius), très connu des allemands, et Boudicca (Boadicée), une grande héroïne anglaise qui a sa statue à Londres, et que l'on retrouve dans l'opéra. Une bonne occasion de les faire connaître. Une façon de sortir des sentiers battus tout en diffusant aussi des tubes. Cette démarche thématique me permet de diffuser des musiques ultra connues dans des contextes inattendus. Une approche trop musicologique rebuterait beaucoup d'auditeurs! L'émission est aussi prétexte au décloisonnement de la musique. On aurait tendance à tout mettre dans des cases: le jazz, la variété, le classique: vous savez comme moi combien ce terme est problématique, c'est un terme qui désigne une période très courte de l'histoire de la musique, alors qu'on l'utilise comme un terme générique! La Rhapsodie in blue par exemple: jazz ou classique? Les partitions de Gunther Schuller: classique ou jazz? J'aime la porosité des frontières en musique; elle permet une véritable évasion.

Vous tendez des passerelles entre les différentes formes d'art…

Je n'ai pas une passion exclusive pour la musique. Adolescent j'enregistrais systématiquement le Cinéclub et le Cinéma de Minuit. Je passais des nuits blanches avec les films d'Antonioni, de Visconti ou de Bergman. J'adore l'histoire et la géopolitique. En musicologie je me suis passionné pour l'histoire de l'art; j'ai appris à regarder la peinture, l'architecture. Un compositeur n'est pas né sur une île déserte. Il a côtoyé des peintres, des hommes de lettres, des généraux d'Empire…Cette approche est pour moi naturelle, et importante pour les mélomanes, et pour ceux en devenir. Par celle-ci, je suis persuadé que l'on peut faire venir à la musique des personnes qui ont des réticences, qui craignent

l’ennui ou qui se croient indifférentes. J’ai eu l’occasion d’être récitant lors d’un concert autour de Tolkien. Je connaissais le Seigneur des Anneaux par le cinéma. Crayon à la main, j’ai essayé d’imaginer à quoi me faisait penser les différentes scènes. J’ai trouvé des correspondances, avec le Roi des Aulnes de Schubert par exemple. Avec Wilhem Latchoumia, j’ai alors conçu un programme composé de lectures ponctuées de pièces pour piano de Schumann et de Debussy comme par exemple Des pas sur la neige. Les passionnés de Tolkien, et les passionnés de musique se sont rencontrés à ce concert. Ce fut un bon moyen de toucher un nouveau public. Il en est de même pour mon émission: il s’agit de capter d’autres auditeurs en parlant aussi de César, de Spartacus, de l’amour…consacrer une semaine sur le thème du sexe et de l’érotisme, tiens pourquoi pas? Parler de la vie, quoi! De la vie en musique!

Vous abordez aussi la spiritualité: avez-vous un lien personnel, intime avec la religion?

J’ai eu une éducation catholique. Comme beaucoup mon parcours avec la foi a été chaotique, mais lorsque j’entre dans une église, je me sens dans mon monde. J’ai vécu des périodes de rejet, d’attraction, mais jamais d’indifférence. Le Jardin des Dieux m’a permis d’approcher d’autres spiritualités, d’autres mondes: le monde de l’Inde est impressionnant de profondeur, de complexité. Six vies ne suffiraient pas pour connaître à peu près correctement l’univers de la spiritualité indienne. J’ai également conçu une émission sur l’Islam, considérant le rapport complexe des musulmans à la musique. Je suis parti d’une sourate du Coran assez obscure, et je me suis demandé comment en interpréter le sens, alors que certains se fondent sur celle-ci pour bannir la musique en terre islamique. J’ai fait appel à des musulmans musiciens qui non seulement avaient une autre lecture de cette sourate, mais en plus chantaient

Mahomet et Dieu en musique, et célébraient leur foi ainsi. Ce fut un tour du monde du Maroc jusqu'en Indonésie, avec des musiques religieuses musulmanes, ponctuées par des extraits d'opéras où il était question d'appels du Muezzin. Cette émission a été un enrichissement!

Vous évoquez le tour du monde: Voyagez-vous aussi autrement qu'avec la musique?

Je n'en ai malheureusement pas le temps! je ne suis pas un grand voyageur, cependant récemment je suis parti en vacances en Italie du Nord, et j'ai pu me trouver dans cet endroit merveilleux qu'est le Lac de Garde. Je suis allé voir la maison de d'Annunzio à Gardone, puis la chapelle des Scrovegni à Padoue, et Venise. J'ai beaucoup voyagé au début de ma carrière, en particulier au Mexique et au Guatemala, des pays où la spiritualité est très forte, fondée sur la rencontre du christianisme et des rites indiens. Ce que j'adore dans les voyages, ce sont les langues étrangères. Je suis captivé par leur musique, et j'en parle quelques unes assez bien. Quand je suis dans le Nord, j'écoute des radios flamandes, bien que je ne comprenne rien à la langue! Quand je vais en Bretagne, j'écoute France bleue Breizh Izel! J'éprouve un plaisir à bien prononcer les mots et les noms étrangers. Si je dois citer un compositeur norvégien dans mon émission, je vais téléphoner à l'ambassade de Norvège pour connaître la prononciation correcte. Ce n'est pas par snobisme, j'aime ça tout simplement! J'ai parfois des échanges passionnants avec les auditeurs à propos de la prononciation.

Connaissez-vous votre auditoire?

J’ai des auditeurs un peu partout dans le monde. Ils m’écrivent facilement. Internet y est évidemment pour quelque chose. Ils apprécient la ligne directrice de l’émission, les œuvres connues diffusées, et celles qu’on n’entend pratiquement jamais. Combien de gens écoutent? C’est une question importante, que bien évidemment nos patrons et les responsables politiques se posent. Celle qui m’intéresse en priorité est « qui nous écoute? ». Il est alors difficile de se positionner: est-ce que je m’adresse au musicologue, au spécialiste ou à celui qui n’a pas une grande connaissance de la musique? Comment dois-je parler? Il y a un équilibre délicat à trouver. Les auditeurs ou même les techniciens qui m’entourent réagissent parfois. On peut me reprocher de fournir trop d’informations. C’est souvent mon travers, j’ai tellement de choses à dire! Alors pour rendre le propos intelligible, il faut veiller à une certaine parcimonie de parole devant le micro.

Que faîtes-vous à l’extérieur de la Maison de la Radio?

Je continue mes activités de récitant auxquelles je suis très attaché: j’aime beaucoup la scène et le rapport direct au public. La présentation des concerts est un des aspects de la scène qui me plait aussi beaucoup. On me demande de plus en plus d’intervenir sur des conférences audiovisuelles. J’ai proposé des thèmes pour ces conférences, tels que la pianiste Blanche Selva, Cendrillon, les pianistes de Debussy, les Tableaux d’une exposition de Moussorgski, où j’ai associé des versions de tous genres: piano, orchestre, rock, jazz..etc. Je suis très attaché à ces expressions actuelles: la vidéo et l’image sont importantes pour le public d’aujourd’hui et permettent d’établir d’autres correspondances avec la musique. Une opportunité supplémentaire en faveur de celle-ci!

Propos recueillis par JANY CAMPELLO en mai 2018

François-Xavier Szymczak en quelques dates:

1996: débuts dans l'émission Dépêches notes.



août 1997 et 1998: présentation des matinales de France Musique.
1998-1999: reportages pour les émissions « Musique Matin » et « Ondes de choc »
De septembre 1999 à juin 2004: assure le rendez-vous quotidien de 17 h avec « Au rythme du siècle » (rétrospective musicale du XXème siècle mélangeant classique, jazz, rock), « Métamorphoses » (variations autour d'un thème) puis « Ottocento » (l'histoire

de la musique au XIXème siècle année par année).

De 2004 à 2008: émission « Par les rues, par les chemins », tour du monde des grands lieux musicaux.

De 2008 à 2013: émission « Le Jardin des Dieux », le dimanche matin, où musique et spiritualité se retrouvent dans le répertoire judéo-chrétien, mais également dans d'autres religions ou mythologies.

2013-2014: émission « Les Joueurs de Quartes »

2014-2016: émission « Dans l'air du soir »

Depuis septembre 2016, émission « Arabesques » sur des programmations thématiques variées.

Compte-rendu, critique, opéra. Lille, le 19 mai 2018. VERDI : NABUCCO. Rizzi Brignoli / Signeyrole

Compte-rendu, critique, opéra. Lille. Opéra, le 19 mai 2018. Giuseppe Verdi : Nabucco. Rizzi Brignoli, direction musicale. **Signeyrole, mise en scène**. Avec une transposition

contemporaine très audacieuse de **Nabucco (1842)**, l'un des tout premiers succès de la longue carrière de Verdi, l'**Opéra de Lille** frappe fort pour son dernier spectacle lyrique de la saison. Gageons que les huit représentations devraient faire salle comble, à l'image de la première samedi soir, pour ce qui reste encore aujourd'hui l'un des ouvrages de Verdi les plus célébrés dans le monde. Un succès populaire jamais démenti qui s'explique notamment par la présence très importante des chœurs tout au long de l'action, dont le fameux « *Va, pensiero, sull'ali dorate* » (« Va, pensée, sur tes ailes dorées ») en fin de troisième partie. On doit aux forces réunies des chœurs des Opéras de Lille et Dijon, d'une cohésion superbe et d'un investissement dramatique constant, l'une des plus belles satisfactions de la soirée.



Dans ce contexte, on pourra regretter que la direction de **Roberto Rizzi Brignoli** se soit trop efforcée à souligner les

contrastes des épisodes guerriers, surtout présents en début d'ouvrage, par des attaques sèches et des tempi allants, bien trop raides, tout en offrant peu de place à l'étagement et à l'expression harmonieuse des crescendo. Fort heureusement, l'ancien assistant de Riccardo Muti sait faire chanter son orchestre dans les passages plus apaisés et bénéficie d'un plateau vocal à même de se jouer de ces tempi périlleux. **Nikoloz Lagvilava** impressionne ainsi dans son incarnation habitée de Nabucco, au moyen d'une voix bien projetée, à l'aise dans toute l'étendue de la tessiture. Mais c'est plus encore l'Abigaille splendide de **Mary Elizabeth Williams** qui convainc par ses graves mordants et la variété de ses couleurs. On lui pardonnera volontiers un aigu plus serré et quelques difficultés dans les accélérations, tant sa présence scénique offre à chacune de ses interventions un intérêt soutenu. A ses côtés, **Victoria Yarovaya** (Fenena) montre des qualités vocales d'un haut niveau, au moyen d'une émission souple et aérienne, tandis que **Simon Lim** (Zaccaria) reçoit une belle ovation en fin de représentation pour son timbre agréable et sa projection idéale. A peine pourra-t-on lui reprocher une interprétation un rien trop prévisible.

Pour son retour à l'Opéra de Lille après la mise en scène de *The Monster in the Maze* de Jonathan Dove en 2016, **Marie-Eve Signeyrole** signe un spectacle fort en transposant l'action dans une société européenne contemporaine en proie aux questions de l'accueil de migrants et de la menace du terrorisme. La scénographie, sombre et minimaliste, évoque ces

temps anxiogènes par une épure qui fait la part belle au jeu d'acteur, tandis que la vidéo très présente en arrière-scène souligne la présence envahissante des journalistes et des chaines d'information continue. On est bien éloigné de l'action sensée se situer dans la mythique Babylone, en Mésopotamie, mais l'ensemble se tient avec une perspective qui privilégie la « grande histoire » au détriment des déchirements individuels. Il faudra ainsi lire au préalable le résumé détaillé de Nabucco, afin de bien saisir les ressorts amoureux concurrentiels à l'œuvre entre les deux sœurs, Fenena et Abigaille, peu visibles dans cette mise en scène.

———————————————————————————————-——



Compte-rendu, opéra. Lille, Opéra, le 19 mai 2018. Verdi : Nabucco. Nikoloz Lagvilava (Nabucco), Mary Elizabeth Williams (Abigaille), Simon Lim (Zaccaria), Robert Watson (Ismaele), Victoria Yarovaya (Fenena), François Rougier (Abdallo), Jennifer Courcier (Anna), Alessandro Guerzoni (Gran Sacerdote). Choeurs de l'Opéra de Lille et de l'Opéra de Dijon, Orchestre national de Lille, direction musicale, Roberto Rizzi Brignoli / mise en scène, Marie-Eve Signeyrole. **A l'affiche de l'Opéra de Lille, jusqu'au 6 juin 2018**. Illustrations : © Fred. Lovino.

BROUILLAMINI : consort de flûtes. CD JS BACH : Flûtes en fugue (1 cd PARATY)



BROUILLAMINI : 5 flûtes en verve, un esprit d'exploration, l'audace de transcriptions inventives… le cocktail incarné par le consort de flûtes **BROUILLAMINI** fait souffler un vent neuf sur l'interprétation baroque. Ces 5 flûtistes ont du tempérament à en revendre et la sûre volonté de mener leurs auditeurs au delà des frontières connues. Leur récent cd édité chez **PARATY**, dédié à **Jean-Sébastien Bach**, ne fait pas que rendre hommage au génie de l'auteur des Goldberg ou du Clavier bien tempéré ; il s'agit aussi de revivifier un son et une écriture que l'on pensait connaître totalement. Prochaine critique du cd Brouillamini : Jean-Sébastien BACH /Flûtes en fugue, dans le mag cd dvd livres de classiquenews.

AGENDA. Prochains concerts du Consort Brouillamini :

- Jeudi 21 juin, 17h, Eglise Saint-André de Bouc-Bel-Air (13)
- Samedi 7 juillet 17h, Festival Format Raisins (45)
- Mardi 24 juillet 20h30, Musicales Guil Durance (05)
- Dimanche 5 août, Musicancy (89)

Jeudi 23 août 11h, Festival de Sablé (72)

+ d'infos sur le site :

www.consortbrouillamini.com

Le CD « BACH : Flûtes en fugue » (1 cd PARATY) paraît en mai 2018 ; il cristallise le fruit d'un travail de plusieurs années et incarne la passion qu'ont les musiciens du Consort Brouillamini pour la musique de Jean-Sébastien Bach.



Flûtes en fugue – Programme

Concerto pour clavecin en sol mineur BWV 1058, (transposé en ut mineur)

-1 (Allegro) 3’45
-2 Andante 5’21
-3 Allegro assai 5’21

4 Prélude en si b mineur BWV 867, (transposé en ré mineur)

(Extraits du Clavier bien tempéré Livre I) 2’41

5 Fugue en do # mineur BWV 849, (transposé en ré mineur)

(Extraits du Clavier bien tempéré Livre I) 2’35

Concerto pour orgue en la mineur BWV 593, (transposé en ré mineur)

(D’après le Concerto pour deux violons en la mineur d’Antonio Vivaldi RV 522)

-6 (Allegro) 3’20
-7 Adagio 2’54
-8 Allegro 3’15

Concerto pour deux clavecins en ut mineur BWV 1060, (transposé en fa mineur)

-9 Allegro 4’46
-10 Adagio 4’37
-11 Allegro 3’39

-12 « Dies sind die heilgen zehn Gebot » BWV 678 3’56

-13 « Nun komm der Heiden Heiland » BWV 659 3’42

Concerto pour orgue en ré majeur BWV 972, (transposé en sol majeur)

(d’après le Concerto pour violon d’Antonio Vivaldi RV 230)

-14 (Allegro) 2’11
-15 Larghetto 3’30
-16 Allegro 2’09